

LE MONDE

Un bouquet pour Boulez à Baden

Que de B à Baden-Baden, initiales obligent ! Les trois B compositeurs ne sont pas ceux que l'on croit : Berlioz créa ici Béatrice et Bénédict, à l'invitation du fermier des jeux, le célèbre Bénazet ; Brahms y posséda, de 1865 à 1894, une maison de campagne que l'on visite (Maximilian strasse 85) ; Boulez y a élu domicile depuis 1958 (on ne visite pas). Et c'est pour fêter le soixantième anniversaire de ce dernier (1) qu'à l'invitation du Südwestfunk et de la Fondation Heinrich-Strobel toute la gentry musicale internationale se réunit pendant quatre jours dans cette ville d'eaux qui, par son climat lénifiant et son atmosphère tranquille, fait un peu penser à Donaueschingen.

Par JACQUES LONCHAMPT. Publié le 02 avril 1985

A côté du petit théâtre luxueux, dont une plaque de marbre rappelle qu'il fut inauguré en 1862 par le chef-d'œuvre de Berlioz, l'austère bâtiment néoclassique de la Kunsthalle, sur la promenade ombragée que parcourent chaque jour les curistes, présente jusqu'au 14 avril une exposition consacrée au compositeur du Marteau sans maître : pas moins de douze salles, dont certaines immenses, sur lesquelles courent toutes les pages de certains manuscrits (celui de Tombeau notamment), deux films et un diaporama en projection permanente, des écouteurs qui permettent d'entendre quatorze œuvres intégralement, une profusion de photos, brouillons, articles de presse, lettres (celles de Stravinski, Varèse, Masson, Cage, Char, Calder, Miro, etc.).

On y découvrira quelques curiosités, tel ce manuscrit inédit d'un Psaume 97 à quatre voix dans le style de Bartok, ou encore cette amusante notation dans une lettre à Strobel : "Ce qui relie Boulez et Mozart, je crains que, pour le moment, ce ne soit simplement le Z commun aux deux orthographes. "

Toujours le pouvoir des lettres ! Comment ne pas souhaiter que cette exposition passionnante, qui révèle à la fois l'homme détendu et le travailleur forcené, vienne bientôt à Paris ?

Au milieu de la ville, dans l'attendrissante gare qui recevait jadis, intimement mêlés, les trains de plaisir du grand duché de Bade et de la haute société impériale française, Pierre Boulez et l'Ensemble inter contemporain se sont pour la première fois dessaisés de Répons, entre les mains des instrumentistes du Südwestfunk dirigés superbement par Peter Eötvös.

Cette prise de distance a donné comme un nouveau relief à ce chef-d'œuvre incontesté, encore qu'inachevé (le Monde du 9 octobre 1984), un autre visage dans cette interprétation, légèrement plus lente (trois minutes supplémentaires), plus rude et scandée parfois, qui n'avait pas cette espèce d'optimisme conquérant que lui imprime Boulez, mais témoignait de la même plénitude, indomptable, éclaboussant.

Pour les invités accourus de tous les points de l'Europe (y compris, de Moscou, le compositeur Edison Denisov, avec une " permission " de trois jours), surtout pour le week-end, l'accueil samedi soir était rude : on y entendait les deux livres des Structures pour deux pianos et la 3e Sonate, toutes œuvres de l'époque la plus rigoriste de Boulez (1951-1961), essentielles pour les initiés, mais dont personne n'aurait accepté de reconnaître ce soir-là, mise à part la fulgurante péroraison des Structures 2, n'y avoir pas compris grand-chose. Quels pianistes exceptionnels cependant : Bernhard Wambach, qui allie rêve et poésie à la plus grande virulence, et Pi-Hsien Chen qui bondit comme une panthère pour nourrir les pages les plus abstraites d'une extrême incandescence ! Elle nous révélait par ailleurs les Notations de 1945, pages tout de même plus accessibles, d'un dessin net, ferme, impérieux, avec des échappées de fantaisie, et une violence déjà inégalable...

Que Boulez ait soixante ans, nous en avons pris conscience moins par ses propres partitions que par celles de ses amis et cadets écrites pour l'occasion et créées dimanche matin, après la Laudatio académique de Clytus Gottwald, dans la jolie salle aux colonnes corinthiennes du Kurhaus, sous les lustres Second Empire.

On imagine ce qu'aurait pu être un tel concert il y a trente ans, au temps des Structures et du sérialisme triomphant. Au lieu de cette abstraction agressive, ce fut un bouquet d'œuvres de bonne facture, d'un ton en général plutôt avenant et détendu, que l'on voudrait pouvoir détailler. A côté de pages simplement agréables de Berio et Bussotti, on remarquait les Instantanés de Philippe Manoury, aux multiples événements poétiques, sur une belle trame délicatement colorée, l'émouvant Hommage à Pierre de Denisov, polyphonie mélancolique où passe une sorte de vent frileux, Esprit rude, esprit doux, un subtil contrepoint d'Elliott Carter, confié à une flûte et une clarinette, qui s'attirent, se repoussent, s'unissent en un amalgame très intense, puis reprennent leur cours comme deux ruisseaux fraternels. Moins bouléziennes apparaissaient les Fusées de Wolfgang Rihm, brève évocation massive, suffocante, mais assez puissante.

Parmi les œuvres plus étendues, Stockhausen se taillait comme toujours la part du lion avec In Freundschaft, grand solo de cor très théâtralisé, tout à tout comique et lyrique, dont le fil ne casse pas quatorze minutes durant. Gilbert Amy a écrit un Trio pour clarinette, violon et piano, assez abrupt, mais aussi chantant et fort expressif. Pierre-Idyll, de Peter Eötvös, nourrit une composition très élaborée de citations empruntées à Boulez et aux musiciens qui l'ont marqué. Luigi Nono lui dédie une sorte d'harmonium planétaire fait de sons très doux affleurés sur un fond électronique frémissant.

Plus étrange encore, Heinz Holliger se situe Ad marginem, dans un univers presque inaudible, qui s'éveille peu à peu, détonne, balbutie quelques paroles mystérieuses, et rentre dans le silence. Enfin York Höller, dans son Improvisation, mêle hautbois et tambourin, des rythmes de jazz, une vraie fête rude et vivante, à de beaux épisodes lyriques, concluant ainsi cet hommage qui, malgré sa forme fragmentaire, ne donne pas une idée trop maussade de la musique contemporaine en l'an soixante de Pierre Boulez. En interprétant magistralement ce programme fort lourd, les instrumentistes de l'Ensemble inter contemporain faisaient eux aussi honneur à leur fondateur.